

Texte n° 6

Im Alter von neun Jahren hatte ich die Folgen meines ersten größeren Unfalls bestens überwunden, bis auf ein paar ruckartige Bewegungen gelegentlich und das Gefühl, mehr zu sehen und zu hören von der Welt als vorher. Die Narben auf meinem Kopf waren verheilt und die Haare nachgewachsen, aber noch im Dezember begleitete mich meine Mutter zur Schule, vorsichtshalber, wie sie sagte. Ohne das

5 Tempo, mit dem wir ausschritten, zu verlangsamen, führte sie mich über den Ziegelweg, der leicht anstieg, durch einen schmalen, kümmerlichen Vorgarten bis an die Treppe zur Tür. Dann eilte sie selbst die drei Stufen voraus, drückte ungeduldig die Klinke herunter, obwohl sie wußte, daß das sinnlos war, und beschwor mich schließlich, auszuharren auf meinem Platz und dort *solange* zu warten. „Heute ist es sicher Frau Bakuski“ oder „Heute morgen werdet ihr wohl Frau Janda haben“ –

10 irgendetwas veranlaßte meine Mutter zu diesen nervösen Prognosen, Janda oder Bakuski. Dabei wußte sie sowenig wie ich, wer an diesem Freitag aus der Tiefe des Gebäudes auftauchen würde, um die beiden Flügel der Haupttür zu entriegeln, nein, noch weniger als ich konnte sie etwas ahnen von den Schichtfolgen und Dienstplänen der zahlreichen *Hortnerinnen*, deren Aufgabe es war, uns vor und nach dem eigentlichen Unterricht, wenn nötig bis in den Abend hinein und unter dem erneuten

15 Hereinbrechen der Dunkelheit, zu beaufsichtigen. In jedem Fall waren wir die ersten am Schulhaus, meine elegante Mutter mit ihrem weißen Knautschlackledermantel und dem hohen Dutt, einem Haarteil, das sie um ein bis zwei Köpfe größer machte, und ich mit Anorak und Pudelmütze.

Lutz Seiler, „Der Kapuzenkuß“, *Die Zeitwaage. Erzählungen*, 2009

Traduction proposée

1. A l'âge de neuf ans, j'avais parfaitement récupéré (je m'étais totalement rétabli) des suites de mon premier accident d'une certaine gravité, à l'exception de quelques mouvements saccadés (brusques) qui me prenaient par moments et de l'impression de voir et d'entendre davantage (mieux) qu'avant le monde qui m'entourait.
2. Les cicatrices que j'avais à la tête étaient guéries et mes cheveux avaient repoussé, mais ma mère m'accompagna à l'école jusqu'en décembre (m'accompagnait encore... en décembre), par mesure de précaution, à ce qu'elle disait.
3. Sans ralentir l'allure de notre pas (le rythme auquel nous avançons, marchions), elle me conduisait par le chemin en brique montant en pente douce à travers un jardinet exigü (étroit) et pitoyable jusqu'à l'escalier qui menait à la porte.
4. Passant alors devant moi, elle gravissait en vitesse (à la hâte) les trois marches, appuyait avec impatience sur la clenche, bien qu'elle sût que c'était inutile (cela ne servait à rien), et me suppliait finalement de rester sagement (patiemment, tranquillement) à ma place (sur place) et d'y attendre qu'on vienne ouvrir (le temps qu'il faudrait).
5. « Aujourd'hui c'est sûrement Madame Bakuski », ou bien : « Ce matin vous aurez sans doute Madame Janda » : quelque chose incitait ma mère à faire ces pronostics nerveux, Bakuski ou Janda.
6. En réalité, elle savait aussi peu que moi qui sortirait (émergerait, finirait par surgir) ce vendredi-là (en ce vendredi) des profondeurs de la bâtisse pour déverrouiller les deux battants de la porte principale, ou plutôt non, elle était encore moins à même que moi d'avoir la moindre idée de la constitution (succession) des équipes et des tableaux de service des nombreuses *surveillantes* (gardiennes, apparitrices) qui avaient pour mission (tâche) de nous surveiller avant et après les cours, si nécessaire jusque dans la soirée, alors que la nuit retombait.
7. En tout cas (toujours est-il que, quoi qu'il en soit), nous étions les premiers arrivés au bâtiment de l'école, mon élégante mère avec son manteau en cuir verni froissé blanc et son chignon haut-perché, un postiche (crépon) qui la grandissait d'une ou deux têtes, et moi en anorak et bonnet de laine (à pompon).